

Georges Réveillac

**Mon Amour
de l'An
2000**

Roman d'amour et Philosophie

6-Le Mariage.

Comment fit-elle pour obtenir deux semaines de congés ? Je crois bien qu'elle se fit opérer. Il me semble que c'était une sorte de mode à l'époque, chez les jeunes femmes bien informées : pour éviter tout risque d'appendicite qui eût pu contrarier une grossesse, elles se faisaient enlever l'appendice. Toujours est-il qu'elle arriva chez moi, sans crier gare, par un beau soir du mois d'octobre.

Instituteur, je « faisais l'école » à la campagne, dans un gros bourg du doux bocage de l'Ouest : Landory. J'avais loué une petite maison à la lisière des champs, près d'un petit bois dominant un vallon charmeur, riche de gras pâturages, de lourdes terres fertiles, de gaîté, de senteurs et de fruits. Sa chevelure d'arbres commençait tout juste à flamboyer des rousseurs de l'automne.

Enfoui dans cette campagne prospère, caché sous son fouillis de verdure, je nourrissais souvent l'illusion que les méchants ne viendraient pas me chercher là. Sur cette planète qui me semblait tantôt trop vaste, tantôt trop petite, Landory était mon intime refuge. Mais j'avais aussi le souvenir que cet abri avait été éventré pendant les carnages de la dernière Guerre Mondiale. Donc, si j'étais bien ici, chez moi, je songeais qu'il me fallait partir, pour plusieurs raisons, la plus urgente étant celle-ci : le destin de ce petit monde que j'aimais tant se jouait ailleurs, et je voulais « voir ».

Q'est-ce que le champ d'existence active ?
--

J'appelle « champ d'existence active » celui dans lequel nous pouvons agir. Eh bien, tu peux constater que le champ de notre existence active est devenu mondial. Notre mômmanh ne demande-t-

elle pas que nous cherchions à sortir le meilleur de cette grande pagaille planétaire ? Elle nous prie même d'aller voir au-delà.

Car, comme les Amérindiens d'avant la conquête ignoraient quelle surprise l'océan inconnu pouvait leur apporter, nous ne savons pas ce que l'espace intersidéral nous réserve.

Et s'il contenait la même surprise que pour les Amérindiens : tout ce qu'il faut pour nous anéantir ?

Ma journée d'enseignement terminée, je rentrais à la maison. J'avais « fait l'école » trois heures le matin et trois heures l'après-midi ; pendant les récréations, j'avais déambulé de long en large sur toute la cour, tout en bavardant avec mes collègues ; j'avais assuré la surveillance de la cantine, le midi, en échange de mon repas ; j'avais gardé mes grands une heure de plus, à l'étude du soir, pour parfaire leur préparation aux examens en leur faisant ingurgiter un problème et une dictée supplémentaires ; j'avais enfin préparé mon tableau pour le lendemain, ainsi que mes leçons. Ah ! J'allais oublier de corriger les cahiers. C'était une journée ordinaire qui s'achevait bien et je commençais à savourer les deux ou trois heures de liberté qui étaient devant moi.

J'avais la classe des grands, et naturellement, c'étaient tous des garçons. La mixité dans les écoles était encore exceptionnelle : donc, les filles étaient dans une autre école. Voilà pourquoi tous mes élèves étaient des garçons. Les habitants du bourg qui pouvaient se prendre pour des notables, les tout petits « bourgeois », envoyaient leurs enfants étudier à la ville, au petit-lycée, puis au lycée. ET voilà pourquoi presque tous mes élèves étaient des paysans. Ils étaient âgés de onze à quinze ans. Quelques-uns préparaient l'examen d'entrée en classe de sixième, d'autres le fameux « Certificat », le Certificat d'Etudes Primaires, la preuve que ces enfants du peuple avaient bien acquis l'« instruction » suffisante pour cette époque. En effet, l'initiation des jeunes paysans était marquée par deux épreuves : le

« Certificat », et le conseil de révision, épreuves républicaines qu'il fallait réussir pour être vraiment un homme.

Le « Certificat » était le couronnement des études primaires. Il se passait à l'âge de quatorze ans, fin de la scolarité obligatoire, et celui qui l'obtenait n'était pas peu fier: « Ah ! Bon Diou ! ». Pour la circonstance, ils avaient droit à l'eau-de-vie, un breuvage d'« Homme », et il y avait quelques débordements.

Le Conseil de Révision était un examen de bonne santé physique et mentale pour lequel il fallait se présenter nu devant Monsieur le Maire et plusieurs « Messieurs ». Les « Messieurs » étant des gens qui en toutes circonstances parlaient un français correct et qui, tous les jours, portaient des chaussures, un costume, une cravate, qui étaient « intelligents », c'est-à-dire cultivés et en conséquence destinés aux fonctions dirigeantes. Le jeune paysan, le conscrit qui était passé avec succès devant le conseil de révision était déclaré « Bon pour le service armé », c'est-à-dire qu'il connaîtrait bientôt l'honneur de servir dans l'armée française. « Bon pour le service armé, Nom de Dieu » : par cette déclaration qu'ils déclamaient fièrement à qui voulait l'entendre, les heureux élus se sentaient enfin des hommes à part entière ; ils étaient alors tenus de fêter, en compagnie des « conscrits », et d'arroser copieusement, à plusieurs reprises, l'heureux événement.

Mais l'Histoire n'allait plus au trot : elle avait déjà pris le galop. Elle reléguait rapidement dans le folklore et les musées ce mode de vie qui avait pétri ma jeunesse. Petit paysan ordinaire, j'avais connu l'école en sabots, les voyages en carriole, la salle commune de la petite ferme avec ses deux grands lits, sa vaste cheminée et son sol en terre battue, éclairée par une lampe à pétrole, l'eau que nous allions tirer au puits, la volaille qui picorait et s'ébrouait dans la cour et sur la petite route empierrée... Et maintenant, tu vois où nous en sommes ! La rapidité et la nature des changements qui ont figuré au menu de ces trente dernières années sont telles que je suis en état d'indigestion permanente. Moins vite, s'il vous plaît ! Mais, comme dit la chanson :

« Ce n'est pas toi qui mène le train, C'est le train qui t'emmène »...

Pourtant, à propos des changements, je faisais partie de ceux qui en voulaient, et en quantité ! Quand tu connaîtras le sens originel de l'expression « A tout bout de champ », tu sauras quelle sorte de monde je voulais.

Pendant que le paysan se plaignait « à tout bout de champ », l'ouvrier faisait la même chose « à longueur de chaîne » : cette dernière expression que je viens d'imaginer est l'équivalent de la première. Tu sais comme on a plaint l'ouvrier qui, tout au long de la journée, de la semaine, de l'année, et de la vie même parfois, dans sa bruyante usine, restait rivé à la chaîne de fabrication ou de montage, le corps et la pensée totalement absorbés à répéter indéfiniment les deux ou trois gestes précis pour lesquels il n'existait pas encore de robots.

Eh oui ! L'homme, cet enfant chéri de Mômmanh, si doué, et qui ne connaît pas encore la limite de ses capacités, contraint à n'être plus qu'une pièce vivante de la mécanique chaîne d'usine : c'était la dernière en date de ses espérances brisées et toutes ces promesses de vies fécondes une fois de plus jetées en pâture aux requins du business.

L'ouvrier s'évadait de cet esclavage à la fin de chaque semaine, pendant les deux précieuses journées du week-end ; il s'en échappait encore à l'occasion des nombreux jours fériés, parfois allongés par des ponts ; il connaissait enfin l'évasion totale au cours des riches semaines des congés payés. La condition des paysans, à la même époque, moins connue, était pire.

La plupart du temps, le paysan était occupé à travailler un champ, méthodiquement, bande par bande, ses gros sabots alourdis de terre collée, progressant péniblement d'un bout à l'autre de la parcelle, revenant de la même façon, et ceci jusqu'à ce que toute la surface eût été entièrement œuvrée, ainsi que faisait le laboureur avançant pesamment, sillon après sillon. A cet ennui s'ajoutait l'effort physique, parfois douloureux, qui faisait le corps de plus en plus lourd. Arrivé au bout du champ, le paysan était vivement tenté de s'arrêter pour « boire un coup », ou se reposer tout simplement, ou encore rentrer à la maison en se disant : « Je continuerai demain, vu qu'aujourd'hui je ne suis pas en forme. » D'où l'expression :

« A tout bout d’champ » : il ne fallait pas « boire à tout bout d’champ », ni baguenauder, ni encore moins faire la sieste ou aller voir sa belle à tout bout d’champ !

Et c’est pourquoi, bien que les villes soient de plus en plus éloignées de la campagne, on y entend néanmoins des réflexions du genre : « Cesse de me demander l’heure à tout bout d’champ ! », « Il ne faut pas klaxonner à tout bout d’champ ! » et même, avec une grande profondeur, « On ne peut pas faire l’amour à tout bout d’champ ».

Eh bien, pour moi, cette expression a gardé toute la force de ses origines. Quand je l’entends, elle attire toujours en pleine lumière, vers l’œil de ma conscience, des souvenirs vivaces et pénibles de ma jeunesse paysanne. Oui, je le vois encore ce maudit champ et son bout toujours recommencé jusqu’au désespoir. Après avoir ahané pendant une heure pour sarcler et butter un rang de pommes de terre, j’atteignais enfin le bout du champ ; la seule perspective était d’ahaner tout au long d’un autre rang, et ainsi de suite jusqu’à la fin de la journée, puis jusqu’à la fin de la semaine, et de recommencer pour tous les autres lourds travaux manuels tels que l’épandage de fumier, le binage, le fauchage... jusqu’à la fin de l’année, jusqu’à l’achèvement de la vie.

Et sais-tu que ce n’était pas la seule peine du paysan ? Il ne suffisait pas que lui fût ôtée la moindre chance réelle de commencer l’étonnant voyage vers les infinis de l’espace et du temps, de commencer à tisser son existence dans un manteau d’étoiles recouvrant des millions de printemps ; il ne suffisait pas qu’il fût cloué au sol, condamné, pour sa vie entière, à n’avoir d’autre horizon que le bout de son champ : il fallait aussi qu’il souffrît dans ses chairs et que son corps endolori fût défiguré, sali, usé précocement par ce travail trop dur. Comparé à ses arrières petits-enfants, les jeunes de notre époque, le paysan de ce temps-là était de petite taille, car son esclavage ne lui avait pas laissé le temps de grandir, et il était voué à une mort précoce, usé par un travail épuisant. Si tu ne perçois pas vraiment ce que j’ai voulu dire, prends une bonne bêche de chez nous, solide, bien lourde, et consacre une petite

journée à retourner la terre d'un jardin : bien avant la tombée de la nuit, mon message sera inscrit dans tes chairs.

L'Eglise interdisait le travail du dimanche, sauf dans les cas de nécessité où il fallait demander la permission à Monsieur le Curé. C'était le Jour du Seigneur et aussi le seul jour de repos de la semaine. Eh bien, sais-tu comment il était employé ? Il fallait se laver -Oui !-, dans un chaudron d'eau chaude, pour aller à la messe ; il fallait aussi traire les vaches, nettoyer l'étable et l'écurie, donner à manger plusieurs fois dans la journée à tous les animaux : vaches, veaux, bœufs, chevaux, cochons, poules, lapins..., ce qui ne dispensait nullement de préparer les repas pour les êtres humains. Devine combien il restait de temps libre pour élargir son horizon ?

C'est pourquoi, en atteignant le bout de notre champ de pommes de terre ou de betteraves, il m'était maintes fois arrivé d'avoir une bouffée de désespoir. C'est pourquoi l'école avait pris tant d'importance pour moi, depuis ce jour de mon enfance où j'y étais entré par curiosité : Madame Dorisse, la maîtresse des petits, m'avait gentiment invité à regarder dans sa lanterne magique. C'était une sorte de boîte dans laquelle on regardait par un trou. On y voyait des photos qui pour moi étaient merveilleuses : des montagnes, des fleuves, des Noirs, des villes, des Chinois..., un aperçu du vaste monde, inaccessible depuis la prison que constituait mon village. Après quoi, madame Dorisse avait bourré ma poche de biscuits et m'avait renvoyé chez moi car j'étais trop jeune.

Devine ce qu'il y avait dans ma tête.

De l'école, j'attendais ma libération et, comme je n'étais pas totalement égoïste, celle de mes petits camarades paysans. Je détestais l'esclavage des champs, je refusais cette pseudo-existence de taupe ou de fourmi. Je voulais voir de mes propres yeux le vaste monde, et ne plus me contenter des récits qu'on nous en faisait. Je voulais goûter de ma propre bouche ses saveurs étonnantes : leur seule évocation ne me donnait pas satisfaction. Je voulais contribuer au développement des machines et du savoir-faire, progrès déjà bien engagés qui apporteraient aux paysans du bien-être et des loisirs. Et même si je devais, de mes propres yeux, découvrir que l'univers ne

tournait pas comme il faut, j'avais bien l'intention de contribuer à rectifier son fonctionnement.

En fin de compte, j'attendais de l'école qu'elle m'arrachât à l'esclavage des champs, quelle m'emmenât dans le vaste monde goûter les plaisirs nouveaux entrevus dans les livres, et enfin qu'elle me rendît maître de mon existence. D'ailleurs, l'expression « être maître de » faisait partie de notre langage paysan, et quand je disais à mon père :

« - J'suis ben libre de faire c'que j' veux, quand mêm' !

- Mon petit gars, t'es tout juste maît' de ta soupe quand elle est mangée. » me répondait-il.

Cet immense appel de la liberté qui, pour moi, se faisait entendre à l'école et m'incitait à étudier, j'étais loin de penser qu'il me conduirait si loin, sur des chemins parfois difficiles et dangereux. Pour autant, je n'ai jamais renoncé : quand je crois avoir la permission de me reposer longuement, il ne tarde pas à me lancer des coups d'aiguillon qui me remettent en selle. Mais la connaissance rend-elle vraiment libre ? qu'en penses-tu ?

<p>En quoi la connaissance est-elle libératrice ? En quoi l'ignorance est-elle une prison ?</p>

J'ai posé la question à Mômmanh. Comme bien souvent, sa réponse était confuse. Je crois qu'elle a voulu dire ceci.

« - La connaissance, c'est la liberté qui n'a plus les yeux bandés. Voyons, je t'ai créé pour que tu sois ma conscience libérée, mon regard clair sur l'univers. Voudrais-tu me priver de cette conscience tellement, tellement précieuse ?

- Bien sûr que non.

- Sans cette connaissance du monde que je te prie de m'apporter, mon appétit d'existence ne peut trouver les voies pour se réaliser. Il n'est donc pas libre de faire ce qu'il veut. Les chaînes et les prisons ne sont pas nos seules entraves : l'ignorance aussi. »

C'est pourquoi mon retour à la terre natale, fût-ce en qualité d'instituteur, n'était que provisoire. Je préparais un nouvel envol, à la découverte du monde. Je consacrai une bonne partie de mes loisirs à me documenter sur les possibilités de carrière outre-mer. Il me faudrait peut-être partir seul, sans épouse ? « Eh bien, tant pis ! » Puisque j'avais enfin réussi à séduire une belle, j'espérais bien, où que passe mon chemin, en trouver une autre dont le comportement ne serait pas totalement déroutant. Est-ce que je rêvai de vahinés ? Il me semble bien que oui. Heureusement, « Mon Amour » n'avait pas renoncé à sa proie : je n'eus donc pas l'occasion de poursuivre jusqu'à l'amère désillusion ce mirage d'une belle vierge exotique baisant, après les avoir lavés, mes augustes pieds de grand sachem blanc.

En attendant, n'ayant pas le moindre soupçon du nouveau tour que le destin allait me jouer, je rentrais paisiblement chez moi, par un somptueux soir d'automne, tout en songeant que les champignons se faisaient rares mais que le temps des châtaignes était presque là. L'air était vif : il y aurait de la rosée le lendemain matin, peut-être même du brouillard. Derrière le petit bois au feuillage roussissant, le soleil était en train de se coucher. Il embrasait le ciel d'un immense feu d'artifice, d'une orgie de couleurs qui me remuaient. Qui était le généreux chef d'orchestre ? Et où ? Quel qu'il fût, mille fois merci !

Est-ce pour cette raison qu'il y eut une apparition sur le seuil de ma maison ? Oui, je sais : tu n'es nullement surpris, puisque tu le savais avant mon arrivée. Mais pour moi, ce fut beaucoup plus qu'une surprise et je fus bien près, ce soir-là, de croire à nouveau au surnaturel.

Elle était assise sur le seuil de granit de ma maison, indifférente à la fraîcheur de l'air, bien qu'elle soit frileuse. En fait, je m'aperçus bientôt qu'elle grelottait, et je sais maintenant pourquoi elle s'exposa ainsi à la fraîcheur du soir : c'était « pour mieux se faire réchauffer, mon enfant ! »

Dieu ! Qu'elle était belle !

Comme quoi la théorie de la lutte pour l'existence n'est encore qu'une hypothèse.

Ne t'inquiète pas si, tout matérialiste athée que je sois devenu, je m'adresse quand même à Dieu. Rassure-toi, il n'y a là nul signe de folie. Quand la beauté m'est donnée subitement, comblant d'un seul coup mes désirs au-delà de toute espérance, que je m'écrie : « Oui ! partout je te suivrai. Je n'oublierai jamais. », quand c'est tellement fort que je tomberais à genoux si la crainte du ridicule ne me retenait, si ce n'est Dieu, qui donc veux-tu que je prenne à témoin ?... Mômmanh ? Sûrement pas ! J'aurais l'air malin, à invoquer une hypothèse.

« Quoi ?... Bon, d'accord ! Je continue mon « histoire. »

Elle m'embrassa amoureusement, comme si la déchirure de notre couple n'avait jamais eu lieu. D'un seul coup, je fus reconquis. Non, je ne sentis pas comme un filet qui retombait sur moi et paralysait mes mouvements : au contraire, j'éprouvais une sensation de grande liberté, de délivrance même. Je la réchauffai de mon corps, puis j'allumai une flambée dans la cheminée et nous fêtâmes en amants nos retrouvailles.

Bien que nous eussions soigneusement respecté le rituel amoureux que nous avait appris notre jeune expérience, nous ne pûmes connaître, ce soir-là, la communion extatique des corps et des âmes. Un peu déçus, et vaguement inquiets, nous parvînmes quand même à nous endormir. Plus tard, nous découvrîmes qu'un tel demi-échec suivait presque toujours une séparation un peu prolongée : il fallait que nos deux êtres se redécouvrent, s'apprécient de nouveau, se réajustent l'un à l'autre pour que nos corps entrent à leur tour en harmonie et que leur vienne l'inspiration d'un beau concert d'amour.

Qu'est-ce que le stress négatif ? Qu'est-ce que le stress positif ? Qu'est-ce que l'angoisse ?

Après la querelle vient la réconciliation. C'est alors, m'a dit un ami, que l'on trouve le plus grand plaisir à faire l'amour.

Il faudrait donc provoquer des querelles pour connaître le meilleur de l'amour ? Cela reviendrait à se cogner la tête contre les murs « parce que ça fait tellement de bien quand on s'arrête ». Mais, en ce qui nous concerne, vous avez pu constater qu'il n'est nullement besoin de provoquer d'artificiels conflits. Profitons donc de cette chance. Et pour toi, il existe une technique moins douloureuse que tu sauras bien découvrir.

Mômmanh a mis en nous deux types de stress : la douleur quand nous perdons de l'existence et la joie quand nous en gagnons. Il y correspond deux types d'angoisse : la crainte de perdre un acquis,

nous la nommons « peur », et l'espoir de gagner de l'existence nouvelle, autrement dit le « désir ». La peur nous donne des chances d'éviter les catastrophes et le désir nous aide à construire du bonheur.

Nous connaissons un moment de bonheur quand s'achève un stress.

Ceci dit, vaut-il mieux avoir à fêter l'armistice de 1918 ?... ou les découvertes de Pasteur ?... C'est pourquoi nous qualifions de « négatifs » les stress du premier type, apparentés à la douleur et de « positifs » les seconds, liés à la joie.

Cela n'empêche pas les stress négatifs de servir l'existence : ils en révèlent les faiblesses. Mais il vaut mieux qu'ils se produisent sous forme d'angoisse, avant la catastrophe. Autrement dit, il vaut mieux avoir peur de l'accident avant de prendre le volant qu'en arrivant à la morgue.

L'issue d'une querelle d'amoureux, quand elle se résout heureusement, met donc fin à une faiblesse de leur amour. Elle est un pas de plus en avant.

Si la paix durement conquise est véritable, si nous faisons l'amour à ce moment-là, si nous savons bien comment faire et, enfin, si nous sommes assez généreux pour le bien faire, alors

nos chairs confondues devraient chanter un air nouveau, une musique exquise que nous n'avons encore jamais connue. Il nous vient l'envie de l'entendre.

Veux-tu un exemple ? Voilà.

Ma Jeanne bien-aimée annonce : « Si, je dis bien « si », si un jour il s'avère que nos enfants ont de meilleures chances de réussir leurs études à l'école catholique, je les envoie chez les curés sans hésiter. Entre la démagogie fumeuse des laïcards attardés et la réussite de mes enfants, mon choix est tout fait. »

C'est parti, une fois de plus. Il s'ensuit une longue période de discussions qui, trop souvent, conduisent à de violentes disputes. Elles se terminent parfois sur des ruptures dont on ne sait jamais si elles seront définitives et ça fait mal.

Enfin arrive le jour de la réconciliation.

Cette fois, c'est une véritable avancée. Chacun de nous s'est montré capable d'améliorer son point de vue pour en faire quelque chose de plus raisonnable, c'est-à-dire une meilleure perception de la réalité pour nous bâtir une meilleure existence.

L'idéal laïque est une priorité car, sans lui, nos enfants ainsi que l'humanité future seront en péril : telle est la nouvelle conviction de ma chérie. La réussite scolaire est une autre priorité et la gabegie qui règne dans certaines écoles ne permet pas d'y parvenir : voilà l'opinion nouvelle que je dois à cette crise. Nous sommes enfin d'accord.

Un baiser appuyé scelle la paix retrouvée. Elle paraît solide, cette paix, car c'est bon, bon... Il nous vient l'impérieux désir d'aller plus loin dans cette voie.

Tout en nous caressant, nous causons.

« - Si, dans leur école, la proportion de zonards devient telle qu'il n'est plus possible de suivre intégralement les cours, que faisons-nous ?

-Nous cherchons une autre école laïque en bonne santé, celle-là, et pas trop loin de chez nous. Nous trouverons bien un moyen d'y inscrire nos enfants.

-Oui, mais si on nous refuse de les inscrire sous prétexte que nous n'habitons pas dans le secteur de cette école ?

-Nous trouverons sûrement un moyen. D'autres y arrivent bien... »

La conversation se poursuit paisiblement accompagnée de caresses de plus en plus fougueses. Bientôt je me tais pour goûter attentivement le plaisir, surtout celui que je donne car c'est lui qui guide mes caresses : par ici, ça ne fait rien ; par là, c'est chaud ; et par là, c'est délicieusement brûlant. Oh là, là !...

Nous nous retrouvons nus au lit.

Maintenant que nos âmes sont de nouveau accordées, nos corps se parlent. En tâtonnant, ils trouvent les meilleurs points de communication pour réaliser leur fusion. Ces contacts sont chauds, doux, sources d'ondes qui vont s'écoulant comme un ruisseau, comme un fleuve, comme la mer. Electriques ? Je n'en sais trop rien. Exquises ces ondes, en tout cas. Bien meilleures que la tarte aux pommes de ma grand-mère. Je comprends maintenant l'expression « Je l'ai dans la peau. »

Jeanne aussi est à l'écoute de mon plaisir. Elle ajuste ses caresses en conséquence et met en émoi des parties de mon corps que je ne savais pas si... si... tellement ?...

« - Erogènes, me dis-tu. Peut-être, mais c'est un mot qui ne parle pas. Disons que ce sont les portes du paradis. Oui, cher lecteur, que désires-tu savoir d'autre ?

- Est-il vraiment nécessaire que chacun des deux partenaires recherche le plaisir de l'autre ? »

Faire l'amour peut être comparé à un voyage dans l'espace. Par des caresses, les deux amants amènent la fusion de leurs deux êtres, ce qui provoque une concentration d'énergie. Quand cette concentration est suffisante, il suffit de stimuler les deux détonateurs de façon à ce qu'ils explosent en même temps, provoquant la mise à feu de la fusée et son décollage. Ces explosions s'appellent des orgasmes. Le vagin, la vulve, le clitoris et le pénis, bien sûr, peuvent faire office de détonateurs.

Je vais maintenant essayer de répondre à ta question.

On peut, en effet, aimer un égoïste. Il faudra pourtant que cet égoïste, quand il sentira monter l'explosion de plaisir, soit capable de hisser l'altruiste dans son habitacle, sinon, il explosera tout seul et sa fusée restera au sol. Il faudra que, chez son amant altruiste, il trouve l'endroit très sensible d'où partira l'explosion et qu'il sache le caresser comme il faut.

« -Et si l'un des deux ne peut décoller ? »

Monter au ciel chacun son tour me paraît impossible. On peut cependant faire un bon bout du chemin pour peu que le partenaire vous y encourage. Voici une recette qui nous a donné satisfaction.

L'amoureux a déployé tous ses talents d'amant expert, il a tout essayé et la belle ne décolle toujours pas. Il n'en peut plus d'attendre. La fusée va s'en aller toute seule. Alors, son aimée lui dit :

-Pars, mon chéri. Vas-y sans moi. Aujourd'hui, je n'y arriverai pas.

-Tu es bien sûre ? Quel dommage !

-Tu me rendras la pareille une autre fois. D'ailleurs, je vais quand même profiter de ton bonheur. Je suis avec toi. Vas-y ! Pars !

Puisqu'elle l'y invite, il peut décoller. Même si elle est de cœur avec lui, ce voyage exquis n'a quand même pas la saveur sans pareille du grand voyage à deux. Mais s'il part tout seul sans l'invite de sa belle, ça ne vaut même pas une branlette.

En quoi l'égoïsme peut-il tuer l'amour ?

Donc, pas de grand voyage en compagnie d'un égoïste intégral : Mômmanh n'accorde l'ultime récompense qu'aux amants capables, pour s'enrichir, d'aller puiser ailleurs que dans l'ego. Par ce moyen, elle nous pousse à élargir notre champ existentiel.

Bravo, Mômmanh.

Et maintenant, retournons sur le chemin des étoiles.

Nous sommes allongés sur le lit, nus, enlacés. Nos chairs se caressent fougueusement. Nous sommes couchés sur le côté, moi derrière elle. Cette position offre plusieurs avantages. Elle met en contact la majeure partie de notre corps : nos chairs brûlantes, électrisées, échangent de savoureux messages. Maintenant je sais pourquoi les fesses des femmes ondulent et nous invitent à les suivre : elles ont quelque chose à offrir.

A leur contact, je ressens une douce chaleur qui n'est pas celle du radiateur et des échanges d'électricité exquise ont lieu qu'Electricité de France » alias EDF ne peut me vendre.

Cette électricité non commerciale accompagnée d'une chaleur exquise est pour moi le langage du corps, la parole vraie. Soit une dispute, une de plus, qui se conclut par : « Sale connard, je ne veux plus te voir. Fallait-il que j'aie de la m.... dans les yeux quand je t'ai aimé ! Tu n'es pas seulement un cheffaillon, tu es aussi un bon à rien ». Quand une querelle s'achève ainsi aux portes du désespoir, c'est au lit que je saurai si oui ou non je dois prendre au sérieux les paroles éruptées par la bouche.

Si les fesses de Jeanne sont aussi froides que le reste de son corps et si le courant est coupé, alors oui, l'affaire est grave. Mais si les fesses diffusent leur douce chaleur en même temps que les ondes électriques me chatouillent délicieusement, si les fesses disent « OUI , OUI », alors, tout va bien. Il est des paroles que la bouche de Jeanne n'est pas autorisée à prononcer, le plus souvent parce qu'elle doit sauver la face, afficher son indépendance et donc sa force. Heureusement, quand la bouche doit se taire, les fesses ont encore la parole. Les autres surfaces de peau dites « érogènes » sont au diapason. Mais, pour contribuer à sauver la face, pour passer de l'enfer au paradis, ce sont les mots chaleureux des fesses que je préfère.

Oui, elles jouent un rôle important dans la fusion des corps et des âmes enamourées. Cette grande surface de peau douce offre un contact exquis au ventre et aux cuisses de l'amant. Par des caresses brûlantes, il échange des ondes de plaisir avec le corps de la bien-aimée. Il écoute les réponses de ce corps qui parfois s'exhalent en cris et soupirs. Il répond de son mieux dans la même langue, mais surtout en appuyant ses caresses là où la demande se fait pressante.

Ces caresses au niveau des fesses, tout autour du « beau cul » ne sont peut-être après tout qu'une survivance inscrite dans les gènes humains de l'accouplement « bestial ». Il se faisait bien par derrière, chez nos lointains ancêtres animaux ! Peut-être aussi qu'une aussi grande surface de peau favorise la production d'une grande quantité d'électricité laquelle va fondre ensemble les deux êtres. A ce propos, les scientifiques au lit avec leur belle se munissent ils d'appareils de mesure adéquats, voltmètres, ampèremètres et autres ? Si oui, quels sont les résultats ?

Quoi qu'il en soit, la conversation avec les fesses de Jeanne est une étape quasi indispensable à l'acte d'amour charnel. Il conduit nos deux corps au désir exalté d'aller plus loin, plus haut, mieux, beaucoup mieux.

Dans cette position, je peux aussi palper à pleines mains les seins de ma bien-aimée, lui baiser la bouche au prix de quelques contorsions, caresser avec le mien son sexe entr'ouvert.

La fusion de nos corps est amorcée. Je pénètre tendrement ma Jeanne chérie, la belle en qui je veux me perdre et renaître, la bonne fée qui est enfin d'accord avec moi. Son accueil est si doux, si chaud, si frémissant que je crains de ne pouvoir attendre le signal du départ.

En langage technique, cela se nomme éjaculation précoce. Comment éviter ce minable ratage ?

Maintenant, je sais comment. Je mets en pratique une technique pour combattre les addictions et autres désirs tellement impérieux qu'ils frisent l'exigence et font de nous leur esclave, comme des drogues. Pour commencer, je bande ma volonté. Ensuite, à ces drogues, je leur trouve un substitut inoffensif. Enfin, je concentre mon attention sur une action positive, laquelle doit me procurer une grande satisfaction.

Ainsi, face au désir d'éjaculer, je suppose que mon impatience témoigne d'une exigence : celle de libérer ma semence. Il suffit donc que j'aie la force d'y renoncer. Alors je dis : « Non mon gars, tu ne pars pas tout seul. Tu ne pars pas ! » Pour que ce ne soit pas trop héroïque, je me dis que je pourrai toujours, en cas de nécessité, évacuer mon sperme « à la main », plus tard bien sûr. Mais l'impérieux désir d'éjaculation ne se laisse pas oublier si aisément. Il me faut un autre allié. Sur les décombres de cette exigence contrariée, je dois vite installer un désir sain. Facile : je n'ai qu'à me concentrer sur les appels de la bien-aimée en me disant : « Qu'elle jouisse ! Oh oui, qu'elle monte au ciel ! » Ainsi libéré, je peux continuer d'accompagner Jeanne dans son plaisir, jusqu'au moment où elle sera prête à décoller.

Avec mon sexe, avec les mains, avec le corps entier, je cherche les caresses qui déclenchent en elle des vagues de plaisir et nous inondent tous les deux d'une chaleur exquise.

Le moment espéré finit par venir. Dieu merci, j'ai pu l'attendre.

Nous explosons tous les deux, longuement, encore et encore. Nos corps sont entraînés dans un tourbillon d'étreintes folles qui nous emmènent loin, loin...

Deux sont devenus un. Ce deux en un est apaisé, serein, heureux. Oserai-je dire qu'il s'étend aux dimensions de l'univers ? Ce serait d'une prétention littéralement sans bornes. Eh bien, je le dis quand même, car c'est cela que je ressens.

Le temps est aboli. Invulnérables, nous voguons tous les deux en Un..., tous les deux en un moment d'éternité triomphante.

Ce grand voyage réussi, depuis le remodelage des âmes jusqu'à la fusion des corps, de toute ma vie, je n'ai connu rien de meilleur. Mais il ne pouvait nous être accordé ce soir-là. Il fallait d'abord nous décrasser longuement de la vilaine querelle qui nous avait séparés.

Quelles sont les différences entre baiser et faire l'amour ?
--

Eh oui ! L'amour n'est pas un jeu, car il est impossible de tricher. Admire, une fois de plus, la sagesse de la nature. Vieux maître aveugle, elle veut bien nous guider en tâtonnant vers le bonheur et l'extase, pour peu que notre esprit suffisant accepte le minimum requis d'humilité, mais il serait vain de vouloir lui escroquer le plaisir d'amour... Celui-là elle ne l'accorde qu'à ceux qui l'ont gagné.

« Quoi ? Que dis-tu ? Comment ? Penser à voler le plaisir d'amour, c'est vraiment une drôle d'idée. Mais pour quoi faire ? » Mon pauvre ami, c'est pourtant bien simple : on se servirait de l'acte d'amour charnel comme d'une drogue. On connecterait les organes sexuels complémentaires,

comme on branche un appareil électrique, les fiches mâles emboîtées dans les fiches femelles, et alors on connaîtrait la suprême jouissance. On pourrait le faire, par exemple, après avoir, en état d'ébriété, écrasé quelques vélos et leurs conducteurs ; on pourrait le faire après avoir perdu son emploi par fainéantise, ou encore après avoir vendu sa maison pour payer les dettes de jeu ; on pourrait le faire pour oublier, et laisser la vie s'en aller par les plaies ouvertes. Ce que font les amants dans l'intimité ne serait alors, dans le meilleur des cas, pas plus qu'une fine champagne d'excellente qualité et on pourrait l'acheter, non pas à l'épicerie, mais dans un hôtel de passe des rues chaudes.

Non ! Ce qui se vend dans les bordels est tout autre chose

Comme je te l'ai dit, - et tant pis si je radote ! - l'amour éclate quand deux êtres de sexes complémentaires enrichissent mutuellement leurs existences à tel point qu'ils ont envie de les fusionner. Ceux-là seulement recevront la suprême récompense car, au long des temps obscurs, Mômmanh a su que c'était bon pour son impérieux désir d'EXISTENCE : celui qui se dépasse pour gagner l'amour, fût-ce celui d'une crapule, fait au moins un pas dans cette direction. Alors, à celui qui triche, sa mômmannh qui le connaît bien ne va pas lui donner l'extase. Au mieux, il éprouvera un plaisir amer composé avec les regrets de ce qu'il a perdu en trichant.

Ainsi donc, les ondes qu'irradient les corps des amants au moment de l'orgasme, et qui nous transportent sans astronef ni parachute à travers les étoiles, ces ondes sans pareilles sont les cris de joie que garde en réserve pour nous Notre Mère du Fond des Ages : Mômmanh en personne. A l'un, elle demande :

« Alors, as-tu enfin trouvé la mère de tes enfants ? »

Et lui répond sincèrement

« - Oui, ma mômmanh. »

A l'autre, elle dit :

« - Et toi, ma jolie, as-tu enfin rencontré le père de tes enfants ? »

Alors, comme éclate en écho un « Oui ! » triomphant, Mômmanh ouvre tout grand son cœur d'étoiles et de fougères.

« - Peu m'importe à quelles sortes d'enfants vous allez consacrer votre vie : des bambins pleins de promesses, un élevage de chevaux, la lutte contre les maladies, la restauration des corps affamés et des âmes fatiguées, la créations des beautés qui nous entraînent vers des lendemains heureux, la tapisserie, la crémèrie, la broderie, la triperie,... peu m'importe ! Pourvu que vous les ayez choisis ensemble et que, les

aimant, il vous reste assez de cœur pour vous aimer aussi. Venez, mes enfants, que je vous embrasse. »

Alors, un vertigineux baiser clôt l'entretien.

Comme quoi l'amour demande un minimum d'altruisme

Et si deux amoureux ne s'intéressent strictement qu'à leur personne ? Théoriquement, un tel cas est impossible puisque nous sommes liés aux six aspects de l'existence, les trois altruistes comme les trois égoïstes

Soit. Mais ces gens qui ne songent qu'à eux ne devraient pas tomber amoureux de leur homologue. N'ont-ils pas besoin, au contraire, d'un partenaire généreux qui satisfasse leurs désirs ? Eh bien non. Ce partenaire en amour doit d'abord partager les mêmes valeurs qu'eux : des valeurs égoïstes. Faute de quoi il sera toujours un ennemi potentiel. Dis-moi : est-ce qu'une militante syndicale dévouée et un trafiquant de drogue aussi riche que pourri peuvent s'aimer ?

Bien. Alors, si deux amoureux ne pratiquent qu'un minimum d'altruisme et un maximum d'égoïsme, auront-ils quand même la bénédiction de Mômmanh ?

Nous l'avons vu, cette bénédiction ne vient que si les deux corps sont accordés. Pour cela, le pire égoïste doit rechercher le plaisir de son amant.

Et d'abord, avant d'en arriver là, il a dû le séduire, c'est-à-dire accorder son « moi-ici-maintenant » avec l'autre « moi-ici-maintenant », par exemple « ma maison, mon jardin, mes serviteurs, ma table de gourmand, mon prestige... » doivent être compatibles avec les désirs correspondants de l'aimé.

Et avant de le séduire, il a dû se rendre attrayant en garnissant sa corbeille de mariage avec de bons appâts : biens, métier lucratif et prestigieux, compétences, relations, santé et force physique... Il a dû faire de lui-même un »bon parti ». Il a bien fallu s'arracher au « maintenant » et travailler dur pour cet avenir.

Bref, même pour un égoïste, la quête de l'amour impose un certain renoncement au « moi-ici-maintenant », une dose minimum d'altruisme.

Pourquoi la sélection naturelle a-t-elle donné à l'homme l'égoïsme et l'altruisme ?

Mais la véritable question n'est pas là. Pourquoi Mômmanh ne bénirait-elle que l'amour altruiste ? A travers nous, faut-il le redire, elle recherche les six formes d'existence humaine et les trois égoïstes en font partie.

A travers l'homme, sur notre petite planète, Mômmanh accède à un champ de conscience infiniment

vaste comparé à ceux qu'elle avait connus jusqu'alors, que ce fût à travers les choses ou à travers les êtres. Et souviens-toi, ami lecteur, de la façon dont elle y accède : par le tunnel que constitue chacun d'entre nous, 6 milliards d'êtres humains, 6 milliards de consciences libérées et distinctes et forcément différentes, obéissant chacune à une petite parcelle de Mômmanh.

Je me choisis comme exemple, moi, parmi les 6 milliards, parce que c'est le seul que j'aie sous la main.

L'infime parcelle de Mômmanh qui me commande utilise ma conscience libérée pour réaliser son appétit d'existence. Elle m'a apporté la mémoire des goûts de tous mes ancêtres depuis leur origine minérale, la mémoire de tout ce qui leur faisait plaisir. Mon existence consiste à répéter ces plaisirs autant que possible et à en inventer d'autres, encore meilleurs, plus proches de la plénitude, laquelle n'est peut-être que la maîtrise de l'infini dans l'espace-temps.

Ainsi enfermée à l'intérieur de ma conscience libérée, la plus vaste de toutes ses prisons, ma mômmanh apprécie avant tout l'existence qu'elle peut palper par l'intermédiaire de mes sens, concrète donc, sûre, et qui en même temps satisfait ses propres goûts. En un mot, ma mômmanh préfère l'existence égoïste, tout près d'elle. Et toi, quels plaisirs ressens-tu le mieux ? Les tiens ? Ou ceux que connaîtront peut-être tes arrière petits-enfants ?

Alors, penses-tu que Mômmanh va interdire d'amour les égoïstes ?

Cependant, sa vieille expérience lui a enseigné que l'égoïsme, c'est la mort. Elle va donc accorder la priorité à l'altruisme. L'existence au plus près de soi sera bénie aussi longtemps que paraîtra assurée l'existence au loin de soi, dans l'espace et dans le temps : préférence pour le moi-ici-maintenant, priorité à l'autre-ailleurs-toujours.

Donc, cette nuit-là, nous n'avions pas été des amants heureux. La frustration nous éveilla tôt le lendemain : au petit jour. Nos corps enlacés étaient plutôt froids alors qu'ils auraient dû s'échauffer mutuellement. Comme l'air était frais, j'allumai le feu dans la cheminée. Pendant ce temps, Jeanne fit du café. Je sortis une grosse miche de pain paysan, des tranches de jambon fumé et des pommes de Reinette, petites et d'aspect plutôt minable mais qui piquaient au vif notre bouche et la forçaient d'apprécier. Il y avait aussi le lait bien crémeux de la ferme voisine, et du beurre salé. Jeanne s'étant invitée par surprise, je n'avais pas pu acheter ses aliments préférés qui font fuir la graisse bien avant qu'elle n'étouffe la beauté. Elle s'accorda donc le plaisir exceptionnel de dévorer le même petit-déjeuner que moi. La bonne humeur s'installa.

Vous connaissez les extraordinaires colles de notre époque, potions magiques qui ramènent à la vie les porcelaines brisées, qui nous rendent intacts les objets cassés, plus solides aux endroits encollés qu'ils n'étaient avant : un amour pouvait-il se réparer de la sorte ? Je ne le croyais pas. Je questionnai Jeanne au sujet de notre rupture et elle me répondit.

« - Quelle rupture ?

- Tu n'as quand même pas oublié toutes ces scènes douloureuses, interminables et sans issue, depuis notre départ en Autriche. Et la décision que nous avons dû

prendre de nous séparer ?

- Je ne sais pas de quoi tu veux parler. Est-ce vraiment important ? Tu m'aimes ?

Voilà tout ce qui compte. Dis ! Tu m'aimes ?

- Si je t'aime ? Oh là là !...

- Alors, pourquoi est-ce que tu ne le dis pas ?

- Parce que je préfère le prouver.

- L'un n'empêche pas l'autre. Je te le dis bien, moi ! Michel, je t'aime pour la vie.

- Je t'aime, Jeanne ! Et je t'aimerai toujours ! Quoi qu'il arrive.

- Ouille ! Ouille ! Ouille !... Ce n'est pas souvent, mais quand ça te prend, tu y vas drôlement fort ! »

Et naturellement, nos deux corps se rencontrèrent, chacun retrouvant auprès de l'autre la place qu'il avait toujours cherchée. Sa place ! Puisque nos corps sont de la matière provisoirement vivante, une savante combinaison d'atomes et de molécules, je commençai à me poser la question suivante : lorsque des atomes d'hydrogène et ceux d'oxygène se précipitent dans les bras l'un de l'autre pour former de l'eau, avec une telle violence qu'on entend un grand « boum ! », est-ce qu'ils éprouvent un bonheur semblable au nôtre ? » Eh oui ! Ma folie, ma folle exigence de tout comprendre était capable de gâcher les meilleurs moments. Je m'arc-boutai pour la repousser ; dans le même temps, Jeanne m'entraînait résolument sur les voies de la félicité. Elle était revenue, elle avait toujours été là, ma sorcière bien-aimée.

Mille fois plus sûr que les paroles sorties de sa bouche, son délicieux corps de fée, tout entier, disait : « Je t'aime ! Ah ! Je t'aime tant ! » Des pensées fulgurantes me traversaient :

« - Pour qu'elle ne cesse de m'aimer ainsi, j'irais jusqu'à marcher à quatre pattes et aboyer comme un chien.

- Eh là ! N'as-tu pas honte ? Si, comme c'est déjà arrivé, tu dois mutiler ta dignité pour nourrir l'espoir d'être aimé, envoie la belle au diable et sans tergiverser. Il en existe des milliers d'autres.

-Mais enfin, maudit rabat-joie, réalise : depuis son arrivée, elle ne t'a pas insulté une seule fois ! C'est peut-être la Jeanne des balades dans les Alpes qui est

revenue pour toujours. Elle a chassé l'autre, la virago des vacances en Autriche, comme on chasse un cauchemar après un réveil douloureux. »

Il me vint une violente envie de croire que cette dernière pensée exprimait la vérité : aussi, sans voir quelle allure de conte de fées elle avait, je la tins pour vraie.

Du coup fut oublié, très aisément, le début d'inquiétude qu'avait suscité en moi la curieuse amnésie de ma promise exquise. Son corps avait un goût de châtaignes et il évoquait l'opéra qui se joue dans le ciel d'automne.

Alors, nous nous aimâmes.

Etait-ce bien raisonnable ?

L'incident qui suivit nos nouvelles épousailles aurait dû me mettre la puce à l'oreille, mais il passa presque inaperçu.

Je me préparai pour aller au travail. Alors, la virago, celle que j'avais connue en Autriche, pointa de nouveau son méchant museau.

« - Où vas-tu chéri ?

- Travailler.

- Eh bien voilà ! Tu n'as pas perdu de temps pour reprendre tes vieilles pantoufles crasseuses ! Maintenant que tu as bien baisé, tu me laisses tomber comme une vieille chaussette ! Quel beau-salaud tu fais !

- Mais chérie, voyons ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Je n'ai pas « baisé » : nous avons fait l'amour ! Et c'était merveilleux. Alors, pourquoi est-ce que tu gâches tout maintenant ? C'est comme si nous avions construit une belle maison pour nous deux, et que tu la saccages avant même que nous l'ayons habitée.

- Arrête chéri. Ce n'est pas la peine de te fatiguer. Je ne sais pas ce qui m'a pris tout d'un coup. Peut-être la peur d'être enceinte. Oublie tout cela, veux-tu ? »

Et l'énorme incongruité fut effacée par un savoureux baiser.

Je laissai Jeanne à la maison, tout occupée à prendre possession des lieux, et j'allai retrouver mes petits camarades paysans, pour une journée d'école.

Les enfants, alignés devant l'entrée de la classe, me montraient leurs mains tendues, une face puis l'autre : je pouvais ainsi constater qu'elles étaient bien lavées. Je les sentais dévorés par la curiosité, mais ils se tenaient silencieux et disciplinés et aucun n'aurait osé me poser la moindre des questions qui leur brûlaient les lèvres.

A cette époque, les paysans voyaient l'instituteur comme un personnage supérieur, un « Monsieur » descendu de son carrosse pour venir parmi eux au milieu des bouses de vaches et tenter de les instruire, sinon eux pour qui c'était trop tard, du moins leurs enfants. Bien que la Révolution Française fût passée par là depuis belle lurette, semant à travers toutes les campagnes la conviction que tous les hommes sont par nature, à peu de choses près, égaux, malgré ce louable effort poursuivi depuis deux siècles, la plupart des paysans restaient, eux, convaincus d'être par nature des hommes inférieurs auxquels la tombola de l'hérédité avait malheureusement donné peu d'intelligence.

Cette idée tenait à une interprétation erronée d'un fait : s'ils n'avaient pas « bien appris à l'école », c'était forcément, selon eux, parce qu'ils n'étaient pas « doués ». Dans cette logique, ceux qui s'étaient montrés capables d'étudier dans les collèges et les lycées de la ville, ceux dont on disait avec respect qu'ils étaient allés aux « Grandes Ecoles », ceux-là étaient « intelligents ». Et les paysans croyaient que la plupart de leurs enfants n'avaient pas reçu ce don de l'intelligence puisque, malgré tous leurs efforts conjugués à ceux du maître et aux remontrances des parents, ils n'apprenaient pas grand chose.

Mais ce savoir pratique, authentifié par le fameux Certificat d'Etudes Primaires, ils y tenaient car il contribuait beaucoup à l'amélioration de leur vie. De plus, l'école primaire était aussi une tombola d'où sortait, de temps à autre, le gros lot

: un enfant exceptionnel, doué pour les études. On s'arrangeait alors pour le « Pousser » dans les « grandes écoles ». Tel avait été mon cas.

Donc, l'instituteur était censé avoir une intelligence supérieure. Il dispensait la précieuse instruction primaire » que les paysans appréciaient beaucoup et, ce faisant, il pouvait de temps à autre, comme un pêcheur heureux tire parfois de l'eau un brochet de légende, éveiller un bel esprit de grande classe, un Léonard de Vinci qui sommeillait, caché derrière les haies touffues, au bout d'un chemin boueux. Je suppose que toutes ces raisons avaient contribué à l'établissement de la précieuse règle : on devait absolument respecter le « maître d'école' ? Heureux temps pour les enseignants... Mais ceci est une autre histoire.

A mes petits frères paysans, mes élèves, j'avais très envie de leur accorder ce plaisir qui ne m'aurait rien coûté : annoncer que Jeanne était ma fiancée venue de Paris spécialement pour nous voir, moi et les Landoriens, avant notre mariage imminent. Mais, depuis un bon moment, mon ange gardien » tirait par la manche ma conscience aveuglée. Je l'écoutai enfin car il est souvent de bon conseil.

A quoi servent les rêves ? Avons-nous un ange gardien ?

Mais je ne t'ai pas encore présenté mon ange gardien. Inutile de m'envier car, toi aussi, tu en as un. Le mien s'appelle Dionysos.

Quand je suis éveillé, ma mômmanh est très occupée à contrôler tout ce que je suis en train de faire ; en même temps, elle doit surveiller l'environnement. Il lui arrive des informations importantes qu'elle n'a pas le temps de traiter : alors, elle les stocke. La nuit, quand je dors, elle se les « repasse » et elle intègre à mon existence ce qu'elle juge utile, le plus souvent par l'intermédiaire de rêves. Le résultat est

envoyé à ma conscience qui n'en accepte qu'une partie, l'inacceptable étant refoulé.

C'est souvent au réveil que Dionysos s'adresse à moi, mais il peut aussi le faire plus tard. C'était le cas ce jour-là. Il m'appelait avec insistance, comme une agaçante sonnerie de réveil.

« - Alors ? Tu vois bien qu'il ne faut pas me déranger maintenant ! Mais que me veux-tu, à la fin ? - Tu vas faire une grosse bêtise. D'ailleurs, tu l'as déjà bien commencée. Ce n'est pas le moment de leur parler de la fille qui a dormi chez toi. Surtout pas !... - Ah ! Et pourquoi donc ? - Parce que vous n'êtes pas mariés, tête de linotte ! - Elle est bien bonne, celle-là ! - Te fiches-tu de moi ? - Oh pardon quelle andouille je fais ! - Ah ! Tu vois : la vanité te fais perdre la tête. - Oui, tu as le droit de faire le malin. Sans toi, j'allais me fourrer dans de beaux draps. Peut-être même que j'y aurais perdu ma Jeanne. Mais non : en nous mettant tous ces ennuis sur le dos, j'aurais bien vu si elle tient solidement à moi. - Pour le savoir, tu n'as nullement besoin de la mettre à l'épreuve : la vie continuera de s'en charger gratuitement. En tout cas, ne va pas provoquer un lynchage en prolongeant cette situation impraticable. - Encore une fois, tu as raison. Merci de m'avoir averti. Je te revaudrai cela. - Je me demande bien comment ! En attendant, tu ferais bien de débiter la classe : tes élèves commencent à s'agiter. »

Dionysos, donc, venait de me rappeler que, selon les circonstances, Landory était tantôt une oasis de chaleur humaine où il faisait bon reprendre des forces, tantôt un lieu de chasse à l'homme.

Face aux braves Landoriens, Jeanne nous avait placé en situation dangereuse. Et moi qui aurais dû le savoir, je nous avais engagés tête baissée dans ce piège qui n'allait pas tarder à se refermer. L'amour rendrait-il stupide ?

Comme quoi un village isolé est un champ d'existence clos, une prison existentielle.

En ce temps-là, les communes de la campagne étaient encore bien souvent des bulles où se trouvaient enfermées les existences de leurs habitants. N'était pas bien loin la longue époque au cours de laquelle chaque village était un espace existentiel complètement clos. La plupart des gens, n'ayant que leurs pieds pour se déplacer, n'allaient jamais au delà des bourgs voisins. Hormis dans les rêves, la part d'existence liée à autrui ne pouvait s'accomplir que là, nus sous le regard des villageois qui se connaissaient tous et qui voyaient tout. Donc, il était dangereux d'enfreindre les règles de vie de la petite bulle existentielle locale.

Les moyens de communication modernes, la voiture surtout, et la multiplication des temps de loisir permettent maintenant d'échapper à ce piège. Mais, en ce temps-là, ces deux libérateurs produisaient encore peu d'effets.

Au bourg de Landory, l'arrivée inopinée de Jeanne n'avait pas manqué d'enclencher le processus de reconnaissance d'un corps étranger, d'autant plus que ce corps, non seulement était jeune et beau, mais semblait étroitement lié à celui d'un instituteur, organe important de la tribu villageoise.

Laisser entendre que je faisais peut-être l'amour avec ma fiancée ? A cette époque, les gens de la campagne jugeaient que ce n'était pas du tout convenable. Par contre, il était permis d'utiliser une prostituée, à condition de se montrer discret ; moyennant cette réserve, c'était même considéré comme une preuve de virilité, donc honorable. Et voilà comment les paysans conciliaient les si puritaines et vieilles convictions religieuses avec les appels trop pressants de la nature sexuée.

Ainsi, selon leur définition, celle qui acceptait de se donner en dehors du mariage était une putain. Et si, par malheur, un enfant naissait alors de cette pauvre fille, il serait toute sa vie un rebut de la communauté humaine, un misérable « enfant de putain ». D'ailleurs, les personnes qui ont grandi dans la tradition islamique ont encore, bien souvent, ces mêmes convictions, car leur culture religieuse d'autrefois est restée plus vivace que la nôtre : leurs règles morales fossilisées n'ont pas encore subi la puissante érosion que provoque la liberté moderne.

En passant la nuit chez moi, Jeanne nous avait mis en danger. Car ce qui n'était pas convenable pour un simple habitant du village devenait intolérable quand il s'agissait d'un « maître d'école », lequel était tenu de montrer le bon exemple aux enfants. Elevée dans la ville où l'on peut faire à peu près tout ce qu'on veut, mis à part se promener tout nu dans la rue, Jeanne ne pouvait deviner les dangers de la situation. J'aurais dû l'avertir la veille, après son arrivée, et nous nous lui aurions cherché ensemble un autre gîte pour la nuit.

Je croyais que Jeanne allait me faire des reproches bien justifiés. Non seulement elle n'en fit rien, mais elle ne crut pas que le danger était réel. Comment allais-je la convaincre, cette « têtue » ?

Maintenant, les commères étaient en train de battre leur grand tam-tam de village.

« Vous connaissez la nouvelle, mère Tabirou ?

- Comment ça, mère Jordane ?

- La demoiselle qui est arrivée par le car, hier soir ?

- La demoiselle, comme vous dites, habillée à la mode des villes, peinturée, avec du rouge sur la goule, du rouge sur les ongles et peut-être bien ailleurs, qu'elle ne montre qu'aux bonshommes avec qui elle couche.

- Ah dame, je ne sais pas si elle en a beaucoup. En tous cas, elle a passé la nuit chez Monsieur Dufour.

- Pas possible ?... Ben ça alors !...

- Aussi vrai que j'vous l'dis, mes petites mères.

- Et vous, Monsieur le curé, qu'est-ce que vous en pensez ? Elle est propre leur école, hein ? Qu'est-ce qu'ils vont devenir, les enfants élevés là-dedans, je vous le demande ?

- Mes braves dames, combien de fois vous l'ai-je dit ? Quand il n'y a plus de religion, tout est permis : il n'y a plus de morale. Est-ce que je ne vous l'ai pas dit aussi, que cette école là, c'est 1 »'Ecole du Diable » ? Les voilà qui fornicent maintenant, et en public !... Le Bon Dieu ne peut pas laisser faire cela : il nous enverra un châtiment terrible, comme autrefois il détruisit Sodome et Gomorre parce qu'elles vivaient dans le péché.

- Voyons, Monsieur le Curé, tout le monde ne peut pas vivre comme un saint.

- Ecoutez, Monsieur Morvan, vous devriez quand même essayer. Pensez à tous les comptes qu'il vous faudra rendre, au Jour du Jugement Dernier !

- J'y pense, Monsieur le Curé, j'y pense ! Mais quand vous parlez de 1 »'Ecole du Diable », vous exagérez beaucoup, quand même. Je l'appellerais plutôt 1 »'Ecole du Progrès ». Nos braves paysans sont autrement dégourdis et ils vivent bien mieux depuis qu'il y a cette école. Vous n'allez pas me dire que c'est là le travail du diable ?

- Oh ! C'est qu'il est drôlement rusé ! C'est même pour ça qu'on l'appelle « le Malin ».

- Moi, je trouve que cette école là les instruit bien. Et après ça, ils peuvent aller au catéchisme et à l'église autant qu'ils veulent : la religion y trouve son compte...

Mais, après tout, la fille qui a dormi chez Monsieur Dufour, c'est peut-être sa sœur ? Ou sa fiancée ? Et qui vous dit qu'ils ont couché dans le même lit ?

- A cet âge là, on a le sang chaud. Je parie tout ce que vous voulez qu'ils ont couché ensemble, soi-disant pour se réchauffer.

- Ah ! Mère Noël, comment peux-tu savoir ces choses là ? Cela fait tellement longtemps... Tu as sûrement oublié comment ça se passe, et même quel goût ça avait.

- Dis-donc, **Mossieur** Morvan, ça te va bien de faire le malin ! Je ne veux pas gêner Monsieur le Curé, sinon je te rappellerais des souvenirs qui te feraient rougir, vieille canaille !...

-Eh bien ?... Bonté divine !... Il faudra venir vous confesser tous les deux. Et puis, Monsieur Morvan, je maintiens que vos idées sur l'école ne sont pas très catholiques. On ne peut pas être chrétien le dimanche, et mécréant le reste de la semaine. »

<p>En quoi le village isolé est-il aliénant ? En quoi la ville est-elle libératrice ? En quoi le village fermé favorise-t-il la sclérose et la ville les progrès ?</p>
--

Ce tam-tam de village joue le même rôle que nos médias nationaux : il dissèque et répand les nouvelles. Ensuite, pour incorporer cette manne à l'existence collective, on attend l'avis des sages du pays reconnus par les habitants. Ces maîtres portent un jugement conforme à ce qu'attendent les appétits existentiels nés, élevés, éduqués en ce lieu, les « moi » du village. C'est fini : plus personne ne peut se dérober à la nouvelle norme à moins d'affronter des pressions qui peuvent aller jusqu'à l'insupportable.

Car, pour assurer la part collective de l'existence, celle qui est liée à autrui, il faut

des règles communes. Celles qui sont impératives sous peine de sanctions graves concernent l'idéologie dominante. Les autres, liées aux activités, aux traditions, à la mode,... constituent la culture locale : ici on aime le fifre et la bouillabaisse, ailleurs c'est l'accordéon et la galette-saucisse.

Donc, dans les villages d'autrefois où l'on se trouvait enfermé faute de moyens de transport, il était impossible d'échapper au regard d'autrui, surtout à celui des commères. Dans les villes par contre, celles d'aujourd'hui comme celles d'autrefois, il faudrait être fou pour tenter de connaître chacun des milliers et des milliers d'habitants. Hors de son quartier, chacun échappe au regard des autres et, en conséquence, à leur pression existentielle. Moyennant quelques précautions, il peut donc faire ce qui lui plaît.

Donc la ville rend libre. Cette liberté a deux faces : si elle favorise la délinquance, elle permet aussi à la créativité de se réaliser. Elle est un facteur de progrès.

Ainsi, le procès en infamie était déjà commencé. Si Jeanne passait une nuit de plus dans ma maison, le village entier commencerait à nous rejeter. Ma bien-aimée ne tarderait pas à entendre des allusions telles qu'elle croirait avoir mal compris : « Tiens ! La putain ne s'est pas levée de bonne heure ce matin. Dame ! On ne peut pas travailler la nuit et le jour. » Bientôt, mes élèves allaient cesser de me regarder en face ; chuchotant derrière mon dos, de plus en plus fort, ils cesseraient de me saluer, dans les rues du bourg, avant de commencer à lancer sur mon passage des insultes ou des trognons de pommes, tous les deux anonymes. Anonymes aussi les pierres qui casseraient nos carreaux et certaines lettres que nous remettrait le facteur, goguenard.

Viendrait le jour où il faudrait partir, chassés pour toujours de cette grande famille que j'aimais. Je voulais m'en aller, bien sûr, mais pas de cette façon. Je voulais que le village nous accompagne de ses vœux et que nous puissions revenir un jour, chargés des indispensables nouveautés que nous allions quérir.

C'est Monsieur Morvan qui nous montra comment rattraper notre faux-pas.

Monsieur Morvan, le vieil horloger de Landory me traitait comme le fils qu'il avait perdu. Ce dernier, après avoir réussi de brillantes études, n'avait pas voulu prolonger le sursis qui lui aurait permis d'atteindre sans danger la fin de la Guerre d'Algérie. Il était parti risquer sa vie, comme ses camarades : il était revenu dans un cercueil.

Je ne sais où Monsieur Morvan avait appris cette sagesse de ne rien tenir pour acquis, pas même sa vie, ni celles de son fils ou de son épouse. C'est ce qui lui permit de continuer à vivre malgré tout, et d'employer au mieux le surplus d'années qu'une robuste santé lui prodiguait. Pour faire refluer sa douleur, au lieu d'appeler la mort, il choisit de la combattre en donnant des forces aux vivants, par les judicieux conseils et l'aide qu'il leur donnait. Alors, si j'étais fier de recevoir l'appui qu'il aurait donné à son fils, dans le même temps, je craignais la responsabilité qu'il y avait à porter les desseins d'une si belle âme. Et, le sais-tu ? Ne pas décevoir Monsieur Morvan : ce devoir que nul ne m'a jamais imposé, je le ressens toujours.

C'était un mercredi. Or, à cette époque, les écoliers étaient en congé le jeudi, d'où cette expression qui fit rêver des millions d'entre eux : « La semaine des quatre jeudis ». Puisque j'avais congé le lendemain, j'aurais largement le temps de préparer mes leçons : je pus donc rentrer chez moi de bonne heure. Aussitôt que, la classe finie, mes élèves libérés se furent éparpillés joyeusement comme des chevaux lâchés dans un pré un jour de printemps, je filai rejoindre ma belle.

A peine eus-je refermé la porte de ma maison que Monsieur Morvan demandait à entrer. Je sus qu'il avait guetté mon retour et je devinai aussitôt le but de

sa visite. Je fus content d'avoir son aide : à nous deux, nous saurions convaincre Jeanne.

La « tête » accepta de très bonne grâce, et même avec reconnaissance, les conseils de Monsieur Morvan : elle avait perçu d'emblée la douloureuse sagesse du vieillard.

Aux maîtres de l'opinion landorienne, nous la présenterions pour ce qu'elle était : ma fiancée.

« - Elle a passé une nuit dans ma maison, sans témoins !

- Voyons ! C'était un cas de force majeure. »

Venant de Paris, elle ne pouvait pas savoir que les campagnards appliquaient encore des règles aussi strictes ; quant à moi qui les avais apprises durant mon enfance, toutes ces années passées en ville me les avaient presque fait oublier ; et puis, notre rencontre avait eu lieu bien tard, sur le seuil de ma maison, après une longue journée de travail pour moi et un voyage fatigant pour Jeanne laquelle, de surcroît, était en convalescence. Dans ces conditions, nous avons décidé d'attendre le lendemain pour disposer de tout le temps que requérait un bon emménagement à l'hôtel : ce choix leur paraîtrait raisonnable, d'autant plus qu'eux-mêmes avaient horreur des actions précipitées.

« - Soit, mais au cours de cette nuit malencontreuse que nous avons passée tous les deux sous le même toit, et sans témoins !... La vertu de ma fiancée n'avait-elle pas souffert ? - Oh ! Voyons ! Il fallait bien que les Landoriens fissent confiance à leurs maîtres d'école ! Sans quoi, où iraient-ils ? Alors, il aurait fallu aussi accuser Monsieur le Curé de coucher avec sa bonne ?... Oh !... »

La charrette étant presque sortie du fossé où nous l'avions versée, nous allâmes tous les trois retenir une chambre à l'Hôtel des Voyageurs où nous dînâmes.

Madame Pigeon, la patronne, était une maîtresse femme aux chairs opulentes, ce qui ne l'empêchait pas d'être vive et bien campée sur ses jambes solides. Son regard était bienveillant. Elle faisait également office de gazette du village, et ceci par pure générosité : les nouvelles qu'elle diffusait en abondance étaient entièrement gratuites et, surtout, elles n'étaient jamais inspirées par la malveillance.

Naturellement, nous utilisâmes cette bonne presse pour diffuser l'image que les villageois devraient se faire de ceux par qui le scandale aurait pu arriver : un couple bien sympathique et prometteur de jeunes fiancés très attachés à Landory. En experte, Madame Pigeon s'ingéniait à découvrir nos secrets. Monsieur Morvan prenait la parole chaque fois que nous risquions de commettre une bévue. Qui était le manipulateur ? Qui, le manipulé ? Peu importe puisque, les uns comme les autres, nous n'avions que des intentions honnêtes.

Alors, comme un habile chef d'état diffuse à la télévision l'image que le peuple va se faire de lui, nous fîmes connaître aux Landoriens ce qu'ils devaient penser. Madame Pigeon nous approuva de n'être pas venus la veille installer Jeanne dans son hôtel : à une heure si tardive, elle n'aurait pu recevoir correctement ma fiancée, d'autant plus qu'elle était débordée par les préparatifs d'une noce.

Jeanne était non seulement une Parisienne, c'était aussi une psychologue scolaire.

« - Ah bon ? Et qu'est-ce que ça fait, une psychologue scolaire ? Est-ce que ça soigne les fous ?

- Mais non, Madame Pigeon. D'ailleurs, Monsieur Dufour n'a pas besoin de ce genre de soins.

- Je l'espère bien !

- Non, je ne soigne pas les fous. Mon travail consiste à chercher comment fonctionne la tête des enfants pour essayer d'en faire de bons élèves. Et aussi pour qu'ils s'épanouissent, bien sûr...

- Eh bien ! En voilà un sacré boulot ! Vous n'êtes pas près d'en voir la fin. Et où est-ce que vous allez faire ce beau travail, Mademoiselle Jeanne ? Pas chez nous, je

l'espère bien, dans votre intérêt. Ici, les gens sont encore un peu arriérés, vous savez : ça leur ferait peur, qu'on aille farfouiller dans la tête de leurs gosses.

- Ils ont raison ! Comme nous ne connaissons pas grand chose de l'esprit humain, il est dangereux de vouloir y farfouiller. Mais justement, parce qu'ils ont une formation scientifique, les psychologues sont bien avertis de ce danger. C'est pourquoi on peut leur faire confiance. Quoi qu'il en soit, je ne ferai aucun mal à vos enfants puisque je suis ici en congé, pour deux semaines seulement. Mais pour être bien tranquille, on n'a qu'à dire que je suis infirmière.

- Ah non ! Jeanne ! On ne va pas leur mentir : je suis instituteur, quand même ! Et ils ont confiance en moi !

- Monsieur Dufour a raison, mademoiselle, il ne faut pas leur mentir. N'est-ce pas, madame Pigeon ?

- Mademoiselle Jeanne disait cela pour la bonne cause. Mais le mensonge coûte souvent bien cher, même quand on ne paye que plus tard : si vous passez pour une infirmière, on vous demandera de soigner tous les bobos de Landory, réels et imaginaires, et ce ne sera que le début de vos ennuis. Non ! Surtout pas infirmière !

- D'accord. Alors, que faut-il leur dire ?

- La vérité, chérie. Est-ce donc si compliqué d'agir simplement ?

- Oh ! Là, là !...

- Mais si, bien sûr. Tu es une psychologue scolaire qui ne risque pas d'ensorceler leurs enfants, ni personne d'autre, moi excepté, puisque tu ne sévis pas dans ce village... »

Et en continuant ainsi, nous diffusâmes une histoire, en fin de compte, bien proche de la vérité. Après son opération, ma fiancée venait passer près de moi deux semaines de convalescence. Sans que la date fût arrêtée, nous devions nous marier dans un avenir assez proche. Jeanne passerait ses nuits à l'hôtel. Elle consacrerait ses journées à l'entretien de ma maison, à faire les courses, à préparer notre dîner : bref, à prendre soin de moi. Le lendemain, jour de congé, nous irions ensemble à la ville où elle achèterait des livres.

Par la suite, ses activités l'amèneraient naturellement à rencontrer beaucoup de Landoriens : elle lierait conversation avec tous, même à ceux dont la tête lui

paraîtrait repoussante. Grâce à ses talents de psychologue, elle serait assez fine pour n'en choquer aucun, que ce fût par des paroles ou par un comportement mal assortis à cette douce campagne. Ainsi, tout le monde dirait que le maître d'école avait bien de la chance de se marier avec une si bonne fille, « et jolie avec ça ! ».

Le dîner fut excellent : un banquet de noces avait lieu dans la grande salle et les clients de l'hôtel en bénéficiaient. Hélas ! Jeanne devait poursuivre son régime amincissant, si elle ne voulait pas retrouver en une soirée le kilo de graisse qu'elle avait eu tant de mal à éliminer. Mais, pouvait-elle faire de la peine à notre généreuse hôtesse ?

« - Un régime ? Pour vous rendre malade ? Ah ! Croyez-moi : s'il y avait eu d'aussi bonnes choses dans mon assiette quand j'étais jeune, je me serais régalée de bon cœur.

- Sûrement ! Mais...

- Vous ne trouvez pas ça bon, je parie ? Habitée comme vous devez l'être à manger des salades de confettis, vous avez sûrement le goût perdu ?...

- Oh ! Madame Pigeon, mais c'est délicieux ! Je vous demanderai même la recette, si ce n'est pas un secret.

- Ah ! Vous n'êtes pas complètement détraquée. Je vous la passerai demain, ma recette. Vous pourrez leur apprendre à manger, à vos Parisiennes crève-la-faim, qu'on dirait des tuberculeuses. »

Madame Pigeon s'était trouvé une vocation de mère nourricière : c'est ainsi qu'elle apportait sa contribution à l'épanouissement de l'humanité. Les chairs dodues et le teint rouge que donnait sa nourriture riche et gourmande, elle croyait encore que c'était les signes d'une bonne santé.

A notre époque, une telle patronne serait appelée affectueusement Eugénie, ou « La Génie ». Mais, petite servante à tout faire, elle avait travaillé dur pour devenir une dame. L'appeler « Madame », c'était simplement rendre hommage à son courage, son intelligence et son grand cœur. C'était donc, avec respect et affection : « Madame Pigeon ».

Elle prit Jeanne sous son aile et entreprit de la materner jusqu'à son départ, afin qu'elle rentrât en pleine forme à Paris. Malheureusement, elle ne put obtenir le plein succès que méritaient ses efforts, car Jeanne dîna, ou plutôt jeûna, presque chaque soir à la maison, en ma compagnie.

Ceux qui offraient la noce, les parents des mariés, nous invitèrent à « trinquer » avec eux et à danser.

C'était le maréchal-ferrant qui mariait sa fille Yvonne avec le gars Marcel, son maître-ouvrier. Il n'y avait presque plus de chevaux à ferrer puisque les nouveaux, vulgairement appelés tracteurs, étaient montés sur pneus. Alors, Marcel assurait la reconversion de la forge en atelier de mécanique agricole. Marcel et Yvonne se mariaient pour la vie. Mais oui, vraiment ! Autorisé par la loi, interdit par l'Eglise, le divorce était encore, de toutes façons, tabou dans les cœurs. Si l'on avait mal choisi son partenaire, il pourrait arriver, dans le pire des cas, que l'amour se change en haine. Toute la vie durant, le foyer serait alors un lieu de souffrances, y compris pour les enfants, et la folie rôderait jour et nuit dans la maison maudite.

C'est pourquoi la noce était une grande fête teintée de rouge. Les invités étaient les parents, les amis qui, plus tard, rappelleraient aux époux : « J'étais à votre noce. Ah ! Bon sang ! C'était une belle noce ! » Et peut-être que cela suffirait pour leur faire quitter le douloureux sentier de haine afin qu'ils reprennent leur douloureux sentier d'amour.

Jeanne n'eut pas besoin que je lui explique cela. Au milieu de la joie générale, elle sut encourager les jeunes mariés à bien s'aimer. Nous dansâmes, nous chantâmes, fîmes les fous tard dans la nuit, jusqu'au moment où ma fiancée convalescente dit :

- Oh ! Je suis épuisée. Je vais dormir.

- C'est ça, chérie, allons dormir. Quelle fête, hein ?

- Ah oui ! Cela fait du bien ! A Paris, on ne peut plus s'offrir cela. Eh bien, Chéri !

Mais où vas-tu ?

- Tu vois bien que nous rentrons à la maison ! Drôle de question.
- Es-tu saoul ? Tu m'accompagnes jusqu'à la porte de ma chambre, puis tu rentres sagement te coucher dans ton lit froid de célibataire. Tiens-tu vraiment à faire un énorme scandale ?
- Aïe ! Aïe ! Aïe ! C'est vrai ! Maudits calotins ! Maudites grenouilles de bénitier !
- N'as-tu pas honte d'insulter ces braves gens, nos amis ? C'est très honorable, d'ailleurs, de faire chambre à part. Les nobles ne dormaient-ils pas ainsi ? Bonne nuit, mon chéri.
- Alors, bonne nuit !... ma belle dame... Je te retrouverai ici, pour le petit déjeuner.

Jeanne fut appréciée par les Landoriens. Ce n'est pas étonnant, car elle s'évertua à leur renvoyer l'image qu'ils se faisaient d'une fiancée idéale pour leur jeune maître d'école. Elle excelle dans cet art.

Il lui fallut donc jouer le personnage complexe d'une jolie Parisienne très amoureuse d'un paysan éclairé et prête à tous les efforts pour être digne de lui. A mon avis, elle poussait les traits un peu trop loin, allant jusqu'à la limite incertaine où son interlocuteur risquait de lui dire : « Sans blague ?... Vous vous foutez ben d'ma goule, hein ! J'ai donh l'air si bêt' que ça ? » Ne joua-t-elle pas la scène suivante en l'honneur du plus vaniteux des maîtres paysans de Landory ! Cela se passa en présence d'une vache dont on ne saura jamais si elle toussait ou si elle s'étranglait de rire.

Jeanne osa demander comment faisait le précieux animal pour fabriquer les commandes qui lui étaient faites : lait, beurre, fromage, crème fraîche,... et ce, tout en allaitant son veau. Le -coq (ou plutôt le dindon) de village fut tout en joie et il lui répondit.

- « - Une bonne vache bien dressée fait tout cela facilement. Là où elle a le plus de mal, c'est à pondre les glaces en plein été.
- Ah là, père Hubert, vous vous moquez de moi. J'ai beau être une Parisienne, je ne suis pas si bête que ça !
- Il ne faut pas le prendre mal, mademoiselle. Il faut bien rire un peu tant qu'on est

vivant, parce que, quand on sera mort, il sera trop tard. Hein ! Dites-moi, c'est-y pas vrai, ça ?... Hein, que j'ai raison ?

- Certainement, vous avez ben raison, père Hubert. »

Donc, Jeanne fut adoptée par les gens campagnards de Landory. Plusieurs exprimèrent des regrets sincères quand elle dut regagner Paris. Sans vergogne, elle promit de revenir dans quelque temps et pour toujours. Nous allions bientôt, annonça-t-elle, nous marier à Landory, y faire une grande noce et nous y installer définitivement. Pourquoi leur faisait-elle ces promesses que nous ne voulions pas tenir ? Elle savait bien, pourtant, que je piaffais à l'idée de partir enseigner en Afrique Noire ce qui, à cette époque, était un rêve facile à réaliser. J'espérais commencer ma carrière outremer dès la prochaine rentrée scolaire. Ce malentendu fut la cause d'un petit nuage qui revient de temps en temps aiguillonner notre amour.

Tu l'as vu, pour plaire à nos semblables, Jeanne n'hésite pas à leur jouer la comédie et à leur inventer de plaisantes histoires. Elle excelle à ce jeu, mais du même coup elle contrarie fortement mon désir obsessionnel de connaissance. Tu imagines combien cela peut m'irriter. Encore heureux que je ne sois pas colérique.

Donc, je lui fis part de ma contrariété.

« - Voyons chéri, tu ne vois pas que c'est pour rire ?

- Ben ?... Pas vraiment, non.

- Tu n'as donc pas le sens de l'humour ?

- Oh, je l'avais, il y a bien longtemps. Mais le démon que tu connais me l'a ôté.

J'aimerais bien le retrouver, car c'était drôlement bon. De plus, je saurais que j'ai retrouvé une bonne santé mentale. Mais ce sera long, tu sais.

- Eh bien, pour commencer, essaie d'apprécier mes petits tours de mystification.

- Bon. Puisque c'est pour rire. »

Un peu trop aisément, je me laissai persuader que c'était un jeu innocent : pour rire, comme l'humour.

Qu'est-ce que l'humour ? A quoi sert l'humour ?

En effet, Mômmanh nous a donné le jeu et l'humour pour soulager notre angoisse existentielle, principalement lorsqu'elle devient inutilement insupportable.

Quand, par la pensée, par l'action, on fait de son mieux pour atteindre un objectif, si le résultat est malgré tout un fiasco pendant que les conséquences existentielles sont sans gravité, on se dit : « C'était bien la peine. », et le rire nous prend.

Par exemple, le clown ajuste son costume, vérifie son nœud papillon et se présente, tout sourire, un magnifique bouquet à la main ; il dit : « Bon anniversaire, ma chérie-chérie, bonnh... annh...niversaire ! » et il reçoit le seau d'eau du grand ménage à la figure. Nous avons eu l'illusion, un moment, qu'il est inutile de se faire trop de soucis pour réussir son existence puisque, de toutes façons, le résultat risque de nous échapper. Mais il ne faut pas que les conséquences du ratage soient tragiques. Dans l'exemple du clown, les déboires de l'amoureux sont bénins, d'autant plus que ce n'est pas moi qui les supporte.

Car il ne faut pas que cela signifie : « De toutes façons, il n'y a rien à faire. » Ce serait

désespérant, au lieu d'être hilarant. Suppose que notre clown, ratant une acrobatie, au lieu de rester accroché au trapèze par le fond de son pantalon, manque vraiment son coup et s'écrase sur la piste : la comédie ratée s'est muée en tragédie.

L'angoisse nous incite à chercher les meilleurs moyens pour atteindre nos objectifs. Mais il y a un moment où cette recherche doit s'arrêter parce qu'elle ne donnera rien de plus. A ce stade, il nous faut donc accepter le risque d'échec. C'est pour nous aider à franchir ce pas que Mômmanh nous a donné l'humour. L'échec sans gravité d'une action bien préparée me dit : « Mieux vaut ne pas exiger de maîtriser la situation, puisqu'il y a toujours risque d'échec. »

Ne pas exiger !

Alors, grâce à un peu d'humour, je n'exige plus de réussir, je n'exige plus rien, ce qui ne signifie nullement que je renonce : au contraire, libérée de l'angoisse, ma volonté n'en est que plus forte. J'accepte, en riant, le risque d'échec, et me voilà détendu, prêt pour une action efficace.

En ce qui me concerne, le démon qui m'habite m'avait ôté ce don de Mômmanh, ce garde-fou : j'avais perdu le sens de l'humour. Face à n'importe quel stress, ma réponse

était : « J'exige ! J'exige ! J'exige de maîtriser la situation. » Donc, je ne parvenais pas à me « décoincer ».

Je me souvenais comme il était bon de rire, mais ce plaisir m'était refusé. La faculté de rire existait encore, mais contrariée par ce barrage qui la refoulait. Quand une situation hilarante déclenchait malgré tout le réflexe qui aurait dû être un soulagement, je riais certes... Et je souffrais : j'avais les larmes aux yeux, des douleurs aiguës me transperçaient les côtes, je suffoquais, je me sentais au bord de l'évanouissement. Le seul rire que je connaissais désormais, ce rire qui forçait ma résistance farouche était une souffrance, un torrent fougueux qui déchirait ma poitrine oppressée.

Aujourd'hui, je sais que mon aptitude à rire quand l'humour s'avance est le meilleur baromètre de ma guérison. A l'écoute d'un bon mot, il m'arrive trop souvent de vouloir répéter ce que je fais ici : essayer de comprendre l'humour qu'il contient. Et, aussitôt, le charme est rompu, le rire s'étrangle et les noirs soucis m'envahissent.

« O grand nigaud qu'tes bête ! » : l'humour te dit qu'il est vain de chercher plus loin, et tu fais exactement le contraire. Laisse donc le rire purger ton esprit malade !

L'humour est en contact intime avec la lutte pour l'existence. Il doit montrer l'échec de

tentatives d'existence, sans pour autant décourager les acteurs en détruisant le vrai ou le bon. Il doit tailler dans le vif de l'existence sans lui faire de mal, comme un jardinier taille un rosier. Le comique n'a pas le droit de se montrer stupide : il doit, au contraire, être un guide particulièrement subtil. Voilà pourquoi l'humour est sans doute le plus difficile des arts. Le clown-acrobate en est un bon représentant. Il doit réaliser des acrobaties qui vont de fiasco en fiasco, mais il ne doit pas se faire la moindre blessure : il faut qu'il soit le meilleur des acrobates.

Donc, il est bon de savoir provoquer le rire. Ainsi, à ce qu'il paraît, l'humour anglais contribua-t-il à chasser la panique et à préparer leur victoire, quand les Allemands arrosaient leurs frères humains de bombes. Encore faut-il que ce soit vraiment de l'humour.

En témoigne cet apprenti défunt.

Les ouvriers d'un garage prétendaient s'amuser en envoyant dans le « trou de balle » d'un apprenti l'air comprimé qui, ordinairement, sert à gonfler les pneus. Ils prétendaient le transformer en Bibendum, ce gros bonhomme composé de pneus qui est l'emblème de la société Michelin. Comme le patient n'avait guère le sens de l'humour, il poussait des cris de terreur. L'autre apprenti l'avait, lui, le sens de l'humour. « Regardez, les gars ! C'est moi Bibendum. » En riant comme un fou, il prêta son propre derrière

pour l'expérience hilarante. « - Eh bien ? me dites-vous. - Il est mort de rire. »

A quoi sert le jeu ?

Le jeu, qui est un exercice à blanc, a ceci de commun avec l'humour : c'est « pour rire ». Tous les deux, en évacuant l'obligation de réussite, nous délivrent de la peur qui nous inhibe quand le stress est trop pesant. Outre sa fonction de relaxant, le jeu peut être utilisé pour s'exercer à l'existence par simulation. Les enfants y consacrent beaucoup de temps quand ils jouent au pompier, à Superman, au papa et à la maman...

Revenons à Jeanne la contrariante. Pour ne pas risquer de perdre les délices de la paix fraîchement retrouvée, je voulus bien admettre que les mensonges qu'elle adressait aux Landoriens étaient des blagues innocentes, « pour rire ». Par la suite, je fus obligé de voir qu'il ne s'agissait ni de jeu, ni d'humour. J'appréciai la comédie qu'elle jouait pour plaire à nos semblables aussi longtemps qu'elle pouvait passer pour un jeu amusant. Mais il arrivait trop souvent qu'elle sortît des limites et que ses mensonges fussent chargés de risques fâcheux.

Afin de plaire à nos semblables, beaucoup et tout de suite, elle avait pris l'habitude de les tromper. Comme elle s'était longuement exercée à cet art, elle y réussissait plutôt bien. Elle était capable de se faire passer pour une musicienne, un joueur d'échec, une philosophe, une experte en horticulture... Elle laissait les gens croire que leur personne l'intéressait énormément ce qui plaît généralement beaucoup ; d'ailleurs, elle aurait plaisir à les recevoir plusieurs jours. « Si, si, si ! Il faudra venir nous voir. » Combien en a-t-elle distribué de ces invitations sans suite ! Elle servait à nos semblables tout ce qui pouvait leur faire plaisir et les amener à se dire : « Oh là là ! Quelle fille formidable ! » Ce stratagème nous valait d'ailleurs

quelques invitations que Jeanne acceptait volontiers et qu'elle oubliait de rendre. Mais, outre le fait qu'il était malhonnête, il nous obligeait à changer souvent de relations, nous privant ainsi de vrais amis.

Je voulais que, dans le cœur des autres, notre existence fût vraie. Ces faux achetés par des escroqueries me répugnaient. Heureusement, par la suite, Jeanne m'accorda un minimum de concessions dans ce domaine.

Plus tard, je tentai de comprendre ce comportement. Je découvris que Jeanne avait développé un attachement démesuré au « paraître » lequel prenait le pas sur l' « être ». Avec ces résultats d'analyse, je n'étais guère plus avancé. Pourquoi ? Pourquoi mon aimée agissait-elle ainsi ?

Elle n'en savait rien elle-même. C'était un vice de fabrication caché dans l'inconscient. Il nous fallut avancer jusqu'à l'irréparable pour qu'enfin nous puissions accéder au tiroir secret de son âme et en évacuer la puanteur.

Au cours de ces heureuses journées à Landory, excepté le malentendu que je viens d'évoquer, il n'y eut plus de querelles entre Jeanne et moi. Ces deux semaines passèrent comme un enchantement.

Dans la journée, pendant que j'étais en classe, elle récurait la maison, elle lavait notre linge, elle préparait le repas du soir. Nous allions ensemble faire les courses. Parfois, je trouvais qu'elle avait dépassé largement sa part de travail, d'autant plus qu'elle était convalescente, ne l'oublie pas. Ainsi, un soir je constatais qu'elle avait ciré toutes mes chaussures, nettoyé la voiture de fond en comble et même lustré la carrosserie, nettoyé toutes les vitres de la maison... Elle paraissait bien fatiguée, ses mains étaient rougeaudes, sa coiffure défaite et son maquillage altéré comme la peinture trop vieille de certaines cuisines. Où donc était allée sa beauté ?

« - Il ne faut pas tant travailler, ma chérie, regarde dans quel état tu t'es mise. Il suffit que tu fasses ta part.

- Je ne demande pas mieux, mon chéri. Quelle est donc ma part ?

- Puisque tu ne travailles pas en ce moment...
- Et ce que je fais à la maison, comment est-ce qu'on l'appelle ?
- Du travail, bien sûr, et beaucoup trop lourd. Je corrige donc cette erreur de notre langage courant : comme tu restes à la maison, tu devrais y faire plus de travail qu'en temps normal mais, puisque tu es en convalescence...
- Puisque je suis en convalescence, ma part de travail domestique sera la même qu'en temps ordinaire, quand j'irai au charbon.
- Est-ce bien vrai ? Tu parles comme si nous allions nous « remarier ». Ce n'est pas seulement une fable pour abuser les Landoriens ?
- Je te dirai bientôt ce qu'il en est. Pour l'instant, faisons comme si... Tu veux bien ?
- Comment sais-tu que j'accepterai de t'épouser ?
- Je le sais : c'est tout. Je n'ai pas raison ?
- Si, tu as raison. Tu m'as encore attrapé dans ton filet.
- Ah ! les hommes. Si vous saviez comme vous êtes faciles à berner ? Je n'ai qu'à claquer mes doigts et il y en a cinquante qui me suivent.
- Tu ne serais pas un peu prétentieuse ?
- Pas dans ce domaine. Mais c'est toi que j'aime, mon petit bouseux.
- Merci pour tous les bouseux.
- Tu es mon petit terrien de la campagne profonde : honnête, calme et pondéré. J'ai confiance en toi. Tu viens d'un monde où la nature, les demeures et les familles traversent les siècles, tandis que ma banlieue à moi, elle est aussi changeante que les ondes sur l'eau. Cette pérennité vaut bien un peu d'ennui...
- C'est vrai que tu es venue prospecter dans mon pays, avant que le hasard ne nous prenne en charge ?
- C'est vrai : je suis venue passer une semaine dans ton bocage et les indigènes m'ont bien plu, surtout les normaliens.
- Dis-donc, tu en as fait des efforts pour me choisir.
- Peut-être, mais ne va surtout pas te croire indispensable. Bon ! Je te dirai bientôt si je veux t'épouser. En attendant, faisons « comme si ». Tu veux ? Si... si j'étais ta femme et si je devais assurer chaque jour mes huit heures de service, quelle serait ma part de travail à la maison ?
- Si nous étions mariés, en temps normal, tu ferais la cuisine, le ménage, le lavage du linge et le repassage...

- Et toi ?
- Nous partagerions les courses et je t'aiderais parfois à faire le ménage. C'est moi qui assurerais l'entretien de tous les appareils... ainsi que le bricolage. Je m'occuperais de la voiture, seul. Je gèrerais notre budget et je m'occuperais de toute la paperasse. Je ferai tout le travail au jardin, quand nous en aurons un.
- J'aimerais jardiner aussi, parfois.
- Eh bien, tu pourras me donner un coup de main quand l'envie t'en prendra.
- Je pourrai planter ce qui me plaira ?
- Probablement : nous en discuterons et nous arriverons bien à nous mettre d'accord.
- Et quand je serai trop fatiguée, tu m'aideras à faire ma part ?
- Dans la mesure du possible, oui. Tiens ! Comme tu es bien lasse ce soir, repose-toi. C'est moi qui vais faire la vaisselle. D'ailleurs... je la ferai toujours.
- Promis ?
- Promis.
- Voyons ! Tu ne vas pas m'embrasser, laide comme je suis ?
- Mais si. Quand tu es chiffonnée et noire comme un ramoneur, je t'aime toujours autant.
- Je suis laide. Ne m'embrasse pas, je t'en prie. Prends-moi plutôt dans tes bras. »

Il me semble, maintenant, que ces deux semaines passèrent bien vite. C'est sans doute parce qu'il n'arriva plus d'événement marquant, avant la grande décision finale. Il y eut quelques journées pluvieuses pendant lesquelles je fis descendre le soleil dans l'âtre, sous la forme de joyeuses flambées de hêtre. Le ciel nous accorda aussi quelques baroques opéras d'automne. Comme il ne plut pas trop, nous pûmes parfois explorer les haies boisées et les chemins creux, en quête de champignons ou de châtaignes. Le Lac de la Roche Dure était habité par des reflets mouvants, rougeoyants et bleutés, ondulant sous les coups de peigne des bourrasques : ils nous contaient, nous semblait-il, de bien curieuses histoires qu'il fallait se hâter d'entendre avant que l'hiver ne fossilise tout dans son linceul de glace.

Le soir, nous lisions un peu et nous parlions : nous avions tant de projets ! Projets virtuels, car nous continuions à « faire comme si » : comme si nos profonds désaccords n'étaient pas mis provisoirement entre parenthèses.

Comme un papillon après la métamorphose, une troisième Jeanne se révélait.

La première, celle du coup de foudre dans la montagne : elle m'avait capturé en me faisant croire que j'étais son dieu, puis elle avait contrôlé mon état de dépendance en me jetant du haut de l'Olympe. La deuxième n'avait guère de commun avec la première que le nom et la carte d'identité : elle s'était montrée tellement odieuse que je n'avais pas eu trop de mal à me détacher d'elle. Enfin, il y avait cette troisième Jeanne qui semblait faire avec moi l'apprentissage de la vie en commun.

Est-ce que l'une des trois était la vraie ? Pas sûr : une quatrième pouvait sortir de la boîte à malices.

Il y a, près de Landory, une chapelle modeste et très vieille où, paraît-il, s'arrêtaient pour prier les pèlerins du Moyen-Âge. Ses pierres de granit, patinées par les ans, accueillent depuis longtemps les mousses et les lichens. Un enclos herbeux l'entoure, lui-même ceinturé de hêtres et de chênes. On peut y voir un vieillard encore vert, une aubépine si âgée qu'elle a la taille d'un arbre : on dit qu'elle aurait vu passer les derniers soldats romains de notre région. En contrebas, dans les prés, murmure une petite rivière qui creuse ici son lit depuis des milliers et des milliers d'années, créant obstinément son ruban de verte nature dans les roches armoricaines.

C'est là que Jeanne m'amena le jour de son départ. Quand je sus pourquoi, je trouvai que son choix était bon : en ce lieu, Mômmanh avait vu passer une telle quantité d'êtres et d'événements que c'était un endroit habité par la sagesse, un bon endroit pour les décisions importantes.

Elle s'était parée avec une exquise simplicité qui mettait en valeur les expressions de son visage. Sur l'heure, j'y lus celle qui avait déclenché le coup de foudre : l'air d'être à la fois étonnée, amusée, et ravie de goûter la vie à pleine

bouche. J'étais captif. Je m'assis donc près d'elle. Son expression changea, comme elle le fait bien souvent, à tel point que j'eus l'impression d'avoir quelqu'un d'autre à mes côtés. Alors, avec une excessive gravité qui transfigurait sa beauté, elle m'annonça : « Michel, je suis bien avec toi. Aussi, écoute-moi bien, parce que j'ai eu du mal à en arriver là : cessons de faire « comme si », marions-nous. »

Emporté par je ne sais quelle joie imbécile, je décidai d'épouser Jeanne le plus tôt possible et de semer dans son ventre ma contribution au petit d'homme que Mômmanh nous confierait bientôt. Elle était devenue toute simple, la vie qui auparavant m'apparaissait d'une complexité effroyable, semée de chausse-trappes.

Comme quoi l'inconscient qui parfois nous gouverne n'est pas toujours mauvais.
--

Qu'est-ce qui m'incita de la sorte à foncer dans le brouillard ? Tu n'as pas oublié Dionysos, mon ange gardien si précieux, mais qui, tout de même, se trompe parfois : eh bien, c'est peut-être lui qui m'entraîna dans cette voie sans retour.

Quelle aventure !...

Après, tout alla très vite. Au cœur de l'hiver, nous étions mariés.

Dès que nous eûmes fait ce qu'il fallait pour cela, notre mômmanh installa dans le ventre de Mon Amour l'inconnu qui allait devenir notre premier enfant.

Il n'y avait là aucune matière à se vanter, car c'était vraiment très facile, même pour Jeanne qui devait le porter. Mais, pendant deux ou trois décennies, aider cet enfant à devenir un homme de son temps, c'est-à-dire un homme de l'avenir, voilà qui serait parfois très lourd à porter.

